

Les mains habitées

de Catherine Safonoff

C'est un soir de novembre, chez Anouk Gressot. Nous nous sommes rencontrées brièvement, à *Champ-Dollon*, à l'issue d'ateliers d'écriture auxquels j'avais participé. Ce soir, Anouk me parle des objets fabriqués dans son atelier de poterie. Prise par la conversation, je ne vois pas passer le temps, et il est tard quand je demande enfin si, peut-être, des katchinas, il y en a ici, dans la maison ?

Anouk me précède dans un couloir, elle ouvre une porte, allume un spot – et je m'arrête sur le seuil, éblouie. La chambre est petite, ils sont toute une tribu : soixante katchinas en rangs serrés sur un tréteau, soixante paires d'yeux aigus, soixante bouches qui appellent, soixante créatures dressées dans l'argile multicolore. Il me semble qu'ils dansent sur place, je crois les entendre crier et chanter. Vont-ils sauter de la table ? Une seconde, je me dis qu'un enfant laissé seul dans la petite chambre aurait peur. Puis j'ai l'image d'une colline verdoyante plantée de jeunes arbres sur fond de ciel bleu.

Rentrant chez moi, j'ai trouvé mon matériau, les mots, pâle et fade, comparé à l'argile vibrante. Mes quelques ateliers d'écriture en prison étaient devenus des groupes de parole, l'oral l'emportant sur l'écrit. Les échanges entre les détenues et moi étaient passionnants, mais ils n'avaient pas laissé de traces. Le matériau mots s'était volatilisé. Au lieu que les katchinas de *Champ-Dollon* étaient bien là, remuants, vivaces, éloquents. Était-ce plus évident de faire parler la terre que les mots ?

N'oublie pas, me disent-ils, qu'au départ nous n'étions que des blocs d'argile inerte. Tu nous as vus danser sur la table, entendus chanter, appeler : c'est que des mains nous ont travaillés, caressés, pétris, des mains humaines, des mains intelligentes, sensibles. Les femmes qui nous ont faits n'avaient pas que les mains d'occupées, mais aussi le cœur et l'esprit. Et n'oublie pas que la potière était là, avec son art, son métier. Elle parlait aux détenues comme à des élèves libres. Elle les guidait, leur proposait des idées. Avec elle, les femmes ont retrouvé le désir, désir de rompre la peine, désir de transfigurer la peine. Nous, katchinas de *Champ-Dollon*, tous, chacun différemment, nous sommes des rayons de lumière. Mais dis-nous, ton émotion dans la petite chambre, c'est à cause de la prison ? Le choc que tu as eu, c'est parce que nous avons été faits en prison ?

« Et où, ailleurs qu'en prison, un tel travail serait-il possible ? », répond Anouk Gressot. Si l'apparition des soixante katchinas m'a pareillement frappée, c'est que j'avais devant moi la preuve que oui, le travail avait été possible, avait été fait, et fait dans ces conditions-là, en prison. L'accomplissement du travail, le lieu du travail, les contraintes traversées, les centaines d'heures qu'il avait fallu pour peaufiner les figurines : devant l'œuvre, tous ces éléments se conjuguent. C'est fantastique, c'est incroyable, c'est inouï, avais-je murmuré sur le seuil de la petite chambre. Et n'avais rien trouvé d'autre à dire.

N'oublie pas la colline, me disent-ils, ta vision de colline plantée d'arbres. Des bouleaux, des peupliers, des pins. Le ciel est d'un bleu léger, du vent passe dans les branches. Autour du feu, les anciens Hopis racontaient des histoires. Ils taillaient le bois tendre du peuplier. Le vent soufflait des histoires, le sculpteur les inscrivait dans le bois de peuplier. Quelles histoires ? Tu voudrais savoir. Regarde-nous. Tu peux nous lire si tu veux. L'alphabet de l'ancienne magie a traversé les mers et le temps ; les esprits des katchinas de peuplier ont migré dans les katchinas de céramique.

Dans l'atelier de poterie, les détenues parlaient. Une parole multiple tissée de toutes sortes de couleurs ; bribes de récits, demi secrets, anecdotes poignantes, parfois des pleurs, parfois des rires ; des centaines d'heures de paroles à l'infini. Où retrouver la bande-son des voix de l'atelier ? Ses accents, sa vérité sont gravés dans l'argile des katchinas de *Champ-Dollon*.